

Identités collectives et civilisation. Pour une vision non nationaliste d'un Québec indépendant de Martin Masse, Montréal, VLB Éditeur, 1994, 195 p.

Sarah Fortin

Numéro 25, hiver 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040344ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040344ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1189-9565 (imprimé)

1918-6592 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, S. (1994). Compte rendu de [*Identités collectives et civilisation. Pour une vision non nationaliste d'un Québec indépendant* de Martin Masse, Montréal, VLB Éditeur, 1994, 195 p.] *Revue québécoise de science politique*, (25), 151–154. <https://doi.org/10.7202/040344ar>

Identités collectives et civilisation. Pour une vision non nationaliste d'un Québec indépendant.

de Martin Masse, Montréal, VLB Éditeur, 1994, 195 pages.

La question de l'indépendance politique du Québec n'a pas fini de susciter des volumes. Martin Masse ajoute aujourd'hui sa contribution à l'importante bibliographie qui existe déjà sur le sujet. Cet essai peut se lire comme un effort de rationalisation et d'objectivation de l'option indépendantiste de l'auteur. Quoique parfois maladroite, sa réflexion est néanmoins intéressante. Il utilise judicieusement les concepts d'identité collective, d'éthique et d'esthétique pour analyser la souveraineté du Québec dans une perspective «humaniste» qui se veut préoccupée du développement de la «civilisation». Rien de moins.

S'objectant au discours «nationaliste traditionnel», qui «cherche à mythifier un seul niveau d'identité collective et s'appuie sur un rejet de l'"Autre" pour motiver les membres du groupe à produire le bien collectif désiré» (p. 15), Martin Masse suggère que «c'est l'idéal de concrétiser pleinement le potentiel québécois de développement éthique et esthétique qui devrait constituer l'argument fondamental pour l'indépendance du Québec» (p. 159).

Par-delà la question du Québec, l'auteur s'interroge sur le rôle des identités collectives dans l'épanouissement des individus et dans l'évolution des sociétés. Ce faisant, il constate que c'est la «mythification» des identités collectives, soit le processus par lequel des identités subjectives et partielles sont perçues comme objectives et universelles, qui pervertit le phénomène collectiviste. Cette proposition repose sur trois prémisses : a) les identités collectives ne peuvent être que partielles, subjectives et contingentes; b) il existe plusieurs niveaux d'identités et chacun possède valeur et légitimité; et c) les identités collectives les plus larges et les

plus abstraites sont les plus bénéfiques à la civilisation (p. 156).

Son approche s'inscrit dans une conception éthique et esthétique des identités collectives. La sensibilité éthique «trouve son fondement dans une sensibilité intérieure par laquelle (un individu) associe le bien-être du groupe à son propre bien-être» (p. 61). Selon Masse, elle s'exprime lorsque l'individu éprouve un sentiment d'appartenance à une collectivité. En effet, «c'est l'existence de ce sentiment d'appartenance qui est à l'origine de l'altruisme, de la compassion, de la solidarité ou de la générosité» (p. 61). L'esthétique, qui est la mise en forme d'une identité collective particulière, s'enracine aussi dans un sentiment d'appartenance. Afin d'éviter l'intolérance et la mythification que tout mouvement collectiviste peut générer, il faut rechercher l'équilibre entre les différents niveaux d'identité et la profondeur, puisque plus l'entité collective est abstraite et englobante, plus les sensibilités éthiques et esthétiques correspondantes seront porteuses de sens (p. 98). Ainsi, le développement de la civilisation implique un processus où des identifications collectives de plus en plus abstraites et inclusives sont mises en pratique (éthique) et mises en forme (esthétique), sans que l'une d'elles soit perçue comme absolue au point d'éliminer les autres et de restreindre l'espace de liberté individuelle (p. 129).

C'est à la suite de ces considérations théoriques que l'auteur conclut que «l'identité canadienne, telle qu'on la définit généralement au Canada anglais, de même que l'identité canadienne-française, amoindrissent le potentiel de développement de la civilisation au Québec» (p. 154). D'après lui, les politiques de multiculturalisme et de bilinguisme qui caractérisent l'identité canadienne ainsi que le fondement ethnique de l'identité canadienne-française ont pour corollaire un «appauvrissement de la culture générale en mettant l'accent sur des identités collectives de moins en moins universelles, de plus en plus limitées, statiques, superficielles et folklorisées» (p. 118).

En ce sens, «accepter le Canada comme entité collective principale signifierait pour les Québécois francophones renier trente ans de modernité, régresser

culturellement vers le folklore canadien-français» (p. 123). L'indépendance du Québec devient donc souhaitable dans la mesure où le potentiel de développement de la civilisation qu'offre l'espace collectif québécois semble impossible à réaliser dans le cadre canadien.

L'essai de Martin Masse est surtout remarquable par cette volonté qu'il manifeste de définir un Québec plus ouvert et plus inclusif. À cet égard, la distinction conceptuelle entre identité collective — soit les caractéristiques qu'un individu attribue à une collectivité auquel il croit appartenir — et identité de la collectivité — qui trouve son fondement dans l'identité collective de tous ses membres mais dont le contenu et les limites ne peuvent être définis de façon précise et objective — est fort intéressante quoique trop peu et mal exploitée.

À mon avis, il aurait dû consacrer plus d'espace à la section portant sur la «question nationale» québécoise qui devait être l'objet premier de son essai. Sa discussion de l'espace collectif canadien notamment est insuffisante; pour le moment, elle ne fait état que des clichés les plus répandus et il est certain qu'elle en incommodera plus d'un. De même, il aurait été souhaitable que le discours et le mouvement nationaliste québécois soient mis en perspective, ce qui aurait permis d'atténuer le caractère statique et univoque que l'auteur lui prête. Enfin, ses commentaires sur la médiocrité et le conformisme «qui caractérisent encore la vie intellectuelle au Québec» (p. 148), sur le rôle de l'État, qui devrait se concentrer sur ce qu'il peut faire de mieux soit «créer et maintenir un contexte global où des individus autonomes et responsables feront des choix et agiront de façon plus éclairée» (p. 104), et sur l'union monétaire avec les États-Unis (p. 170-178) auraient exigés plus amples développements.

D'une manière générale, ce qui manque à son travail, c'est la dimension et la dynamique politiques. Ainsi, ne discute-t-il que du mouvement ou du discours nationaliste. L'identité et les motivations des acteurs qui participent au mouvement ou qui tiennent ce discours ne sont jamais mises en lumière; de même, ce sont les politiques de bilinguisme et de multiculturalisme qui sont fustigées, mais les gouvernements qui les mettent en place et leurs rapports avec

les différents acteurs non gouvernementaux concernés par ces réglementations ne sont pas abordés. La dynamique politique Canada-Québec est en quelque sorte désincarnée et en ce sens, bien que le diagnostic posé soit probablement correct, les causes et la progression du mal sont largement ignorées.

Cette lacune, ainsi que cette façon de parler du mouvement indépendantiste et du discours nationaliste, auraient pu être atténuées si l'auteur avait porté plus d'attention sur ce qui s'écrit par ailleurs sur le même sujet au Québec et dans le reste du Canada. Dans une large mesure, son travail souffre du syndrome du mémoire de maîtrise, bien que ce n'en soit pas un : celui de la simplification de l'objet d'étude, de l'originalité à tout prix et de la table rase. Son essai reste néanmoins un effort notable qui tombe à point pour alimenter le débat qui continue sur le statut politique du Québec.

Sarah Fortin
Université McGill